

Robert Monier

Les brumes matinales

Souvenirs d'enfance



Robert Monier

Les brumes matinales

Souvenirs d'enfance

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4395-3

Dépôt légal : mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

I – En guise d’introduction	9
II – « Où peut-on être mieux qu’au sein de sa famille ? »	19
III – La découverte de l’école fut le grand drame de ma vie	65
IV – « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »	69
V – En guise de conclusion	81

« L'enfance, ce grand territoire d'où chacun est sorti. D'où suis-je ? Je suis de mon enfance. Comme d'un pays. »

Antoine de Saint-Exupéry
"Pilote de guerre".

*« Lorsque j'étais enfant, j'habitais un royaume
Où le rêve m'était facile et quotidien.
A présent, je ne suis que chevalier sans heaume.
J'étais le vertueux. Je suis le comédien. »*

Robert Monier
"La mauvaise affaire".

I

En guise d'introduction

Enfant, je vivais dans un monde de brumes au chaud du cocon familial. Hélas ! après dissipation des brumes matinales, l'enfance m'a quitté me laissant démuné et le monde m'est apparu dans sa cruelle beauté.

Ayant peu de goût pour la comédie sociale, j'ai toujours vécu en retrait des choses, comme entre deux rêves. Je ne m'intéresse qu'en dilettante au pourquoi et au comment des choses.

D'ailleurs, s'agissant du pourquoi, prétendre apporter une réponse aux questions fondamentales inhérentes à la condition humaine m'a toujours paru déplacé. Non seulement parce qu'il est affligeant pour le bon sens que des êtres insignifiants, sous prétexte qu'ils ont quelque conscience, se piquent d'affronter des interrogations qui, de toute évidence, les dépassent mais encore parce qu'en cinq mille ans d'efforts acharnés, nos penseurs n'ont fait, sur ce point, que tourner autour de leur ego.

« Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », « Pourquoi sommes-nous enfermés dans une

bulle spatio-temporelle ? », « Dieu existe-t-il ? », « Quid après la mort ? », etc.... L'agitation des philosophes (les amis de la sagesse) n'est que le moyen de leur petite gloire : au pire aux yeux de leurs contemporains, au mieux à ceux de la postérité. Encore doit-on relativiser ce concept surfait. Le "grand homme" laisse sa trace tout au plus pour quelques milliers d'années, dans le microcosme des hominidés, sur l'infime et mortel grain de sable de sa petite planète. Jean Rostand, biologiste de talent et penseur crépusculaire ne nous l'a pas caché : "Un jour, notre soleil s'éteindra et prendra fin l'aventure falote du protoplasme."

La belle affaire ! Postérité ou pas, génie distingué influant sur le cours des choses ou crétin anonyme noyé dans la masse de ses semblables, l'un et l'autre misérables fourmis, se moquent pareillement d'un évènement qui doit normalement survenir bien après leur mort, celle de leurs descendants et la disparition de leur espèce. Le biologiste était bien optimiste qui subordonnait la fin des hommes à celle de leur étoile. Descartes, Pascal et moi : même destination ! Le néant.

Il m'est d'avis que les jeux télévisés pour prolétaires et chômeurs devraient assombrir d'une lugubre mais facétieuse noirceur la débilité de leurs exercices : « Ahmed-Joachim, vous venez de gagner un voyage de 15 jours au Maroc car vous avez trouvé son juste prix. Bravo ! Vous pouvez maintenant gagner notre super gros lot, les Poésies Nouvelles d'Alfred de Musset en édition de poche, en répondant à la question suivante : "Pourquoi y-a-t-il quelque chose plutôt que rien ?" »

Ne rêvons pas trop car la peur est au bout du chemin.

Construire la liberté ne suffit pas à donner un sens à sa vie. Comment faire ? “Les mots s’en vont. Les écrits restent.” Chacun combat comme il peut le spectre de sa mort. Pour laisser une trace de son passage terrestre, il faut agir. De quelle manière ? Réussir, à quelle aune et dans quelle mesure, son parcours social et familial ? Ecrire est-ce agir ? N’ayant pas de penchant naturel pour conjuguer ce verbe, je me suis facilement convaincu que l’écriture est un refuge. Les mots sont un rempart contre les agressions du quotidien et l’angoisse du temps qui passe.

Je n’ai pas voulu suivre l’exemple atroce de Jean-Jacques Rousseau. Dans *Les confessions*, l’abominable humaniste justifiait le fait d’avoir abandonné sa progéniture aux Enfants trouvés par une excuse affligeante. Pour l’élever, il aurait dû travailler. Donc, plus de temps pour concevoir son œuvre de mots et espérer vivre de sa plume. Mais le commerce littéraire a toujours été aléatoire. Alors, autant placer la chair de sa chair aux Enfants trouvés et écrire *L’Emile*. Il y a un monstre au Panthéon ! Pauvre France ! En entrant dans ce garde-manger de l’honneur et de l’esprit républicain, on voit une espèce de niche à chien d’où dépasse un avant-bras prolongé par un rameau. L’hommage de la nation à Jean-Jacques. Le ridicule ne tue plus. Il est élevé au rang de symbole social.

Pourquoi certains, au demeurant de plus en plus nombreux, éprouvent-ils un besoin physique de prendre la plume, pareil à celui de boire ou de manger ? Ecrire, c’est bien. Etre publié, c’est mieux.

Compensation et joie de l'ego sont les deux mamelles de l'inconsistance. Je le savais : je ne suis que moi. Sinistre ambiguïté.

Je qualifierais mon parchemin de souvenirs d'enfance. A de rares exceptions les livres de mémoires sont, par nature, le fait de personnalités. Souvent, le lecteur en attend médisances et calomnies, ragots et révélations sur la vie privée des hommes publics. Voyez comme les humains célèbres sont avarés à montrer leurs défauts ! Ils appartiennent à une caste jalouse de ses rites et attentive à la valorisation de son image. Le peu qu'ils dévoilent est le minimum nécessaire à la vente de leur ouvrage. Imbus de suffisance, ils déguisent la vérité pour bâtir leur légende en parant leurs vices de toutes les vertus.

Mon parchemin a-t-il un but ? De toute façon, il m'évite une psychothérapie pour laquelle je n'ai aucune appétence. Dans son *Journal d'un homme de quarante ans* (est-il raisonnable, si jeune, d'écrire un journal et, a fortiori, de le donner à lire ?) Jean Guéhenno, écrivain défunt et breton, affirmait qu'une longue pratique des livres d'autrui l'avait convaincu de ce que les auteurs faisaient mille détours pour, au fond, ne parler que d'eux-mêmes.

Ce qui me pose problème, c'est la mauvaise appréciation que j'ai faite de mon enfance. Par confort et masochisme élémentaires, je la supposais vide et insignifiante alors que je la découvre d'une densité et d'un foisonnement étonnants. Pour tout dire, je me suis révélé impitoyable et volontaire. Tels sont les traits du caractère rugueux dans lequel mes rêves ont drapé le personnage de haute lignée que, sans succès, j'ai toujours voulu être.

A quoi se reconnaît-on ? A ses ambitions. Enfant, je voulais être chevalier du Moyen-Âge. Conscient de la difficulté à réaliser ce magnifique dessein, je me résolus à composer avec mon rêve. Je serais, seulement, Président de la République. Hélas ! le monde ne rêve que les crapules. Nos gouvernants le savent bien. A peine envisagé, cet état m'apparut, tout comme le premier, relever de l'impossible. Alors, après une revue complète de mes talents, je pris une décision diabolique et, par défaut, je me fixais pour objectif de devenir employé des PTT. Il va sans dire que la fonction est moins avantageuse que les précédentes. Toutefois, j'ai eu la fierté d'affirmer : « Je le suis. » Il y a entre le futur et le présent un flou qui m'a toujours mis mal à l'aise. Sans les circonstances, le talent et la volonté suffisants, le « Je serai » glisse souvent vers le « Je voudrais être » pour s'échouer lamentablement sur le « J'aurais pu être ». Le « Je suis », s'il est figé dans la réalité comme un phoque sur la banquise, a le poids du vécu. Voilà la différence entre César et Pompée, Staline et Trotsky. C'est la victoire de la canaille sur la malchance. Certes, le présent permet de rêver l'avenir : « Je suis Consul, je serai Empereur », « Je suis Ministre, je serai Président ». Triste et pauvre consolation. Pourtant, j'avais bien commencé. Malheureusement, je n'ai fait que commencer m'apercevant assez vite que l'action politique est l'exemple achevé du divertissement pascalien. Ainsi, considérant que l'œuvre maîtresse de Machiavel est surfaite car cet homme n'avait pas le sens de la formule, je me suis piqué d'ébaucher un nouveau prince. Voici : « Au premier temps de son âge, l'homme comprit les vertus de l'union. Elle le protégeait. Il la rendit

possible. Son efficience dépendait de l'obéissance de chacun aux ordres du chef, esprit fédérateur du corps social. La force physique et la qualité de jugement désignaient le guide. Il détenait le pouvoir jusqu'à ce que la vieillesse ne l'accable ou qu'un rival plus jeune ne le supplante. En cela, nos ancêtres ne se distinguaient pas des autres espèces animales. Le même schéma présidait aux destinées des hordes sauvages. L'évolution de l'humanité conduisit le système à des transformations diverses. Mais, du sinistre temps des cavernes aux pitoyables démocraties d'aujourd'hui, le fondement demeure : la soumission au pouvoir politique.

Certains ont voulu codifier les règles de gouvernement, s'ingéniant à combattre celles édictées par leurs prédécesseurs ou leurs contemporains. Jonglant avec les événements, travestissant les faits à leur avantage, ils feignaient de découvrir dans les actions princières, arguments et justificatifs. D'autres firent œuvre plus utile, en cueillant sagesse et courage à l'arbre de l'Histoire.

La science des institutions politiques offre à l'amateur avide de connaissances, un panorama étourdissant des différents régimes qui se partagent le gouvernement des humains. Elle détaille les principes qui les fondent, les contingences qui les maintiennent et les vices qui les perdent.

On peut considérer, à bon escient, que la démocratie est le meilleur des régimes, puisqu'il repose sur le droit accordé aux masses de choisir par l'élection les élites qui les dirigent. Le pouvoir s'y obtient par le suffrage populaire habilement orienté par l'art du marketing. C'est ainsi que le vote avilit l'électeur-spectateur. Hélas ! entre un homme et une

idée, le peuple choisit toujours l'homme car il est dans sa nature de se donner des héros. In fine, la réussite est capricieuse. Elle est liée au talent et à l'occasion. Le premier procède du don, de l'éducation et de la volonté. La seconde dépend du hasard que l'on doit forcer et de la fortune que l'on peut espérer. L'élection acquise, le désir du vainqueur oscille entre l'exercice du pouvoir et sa conservation. Aussi, qu'il soit homme de bien ou de peu de vertu, il gouverne souvent par la ruse, mal nécessaire au maintien de son autorité. Pour lui, la faveur du peuple est le signe de l'adresse plus que la marque du mérite. S'il les accommode, ses détracteurs ne pourront le blâmer qu'au vu de ses ambitions les plus hautes. Il y tirera profit car, en l'espèce, on gagne toujours en considération ce que l'on perd en complaisance.

Il en est du gouvernement des hommes comme de celui des enfants. L'arbitraire et le justifié doivent harmonieusement s'y mêler. L'arbitraire pour les noirs desseins, tant il est vrai que, chez le commun, le secret garantit le respect du prince ; le justifié pour ce qui est avouable et flatte l'orgueil des citoyens.

Pour la parade, il faut des assemblées. On en voit plus de soumises que de révoltées. Leur composition, organisation et compétences leur interdisent, pour grande part, d'élaborer des lois. Donc, elles se contentent souvent de vaines palabres et de votes de circonstances.

Plus va le temps des humains, plus les affaires publiques sont complexes. C'est pourquoi, gouverner ne se peut sans un entourage fidèle et compétent. Pour qu'il le demeure, il ne faut point trop le distinguer. Souvent, la rancune que l'on a va de pair avec la reconnaissance que l'on doit. Les serviteurs et

courtisans doivent s'honorer avec mesure et prudence, car des générosités du prince viennent toujours ses faiblesses. Si, en politique, la récompense du mérite peut être dangereuse, l'amitié y est péché mortel. Elle est cimentée par la compromission, la peur et la méfiance. S'en délivrer requiert beaucoup de soins. Il est donc dans l'intérêt du prince de n'avoir pas d'ami.

Se méfier de ses penchants pour autrui n'est pas tout. Le prince doit se garder de confondre l'orgueil de sa charge avec celui de sa position.

Quant à sa vie privée, le prince doit faire en sorte qu'elle le reste et rechercher la sobriété dans ses attitudes comme dans sa tenue. On ne peut, à la fois, courtiser le peuple et le gouverner.

La rigueur du langage et la lucidité dans l'action vont de pair. Les décisions exemplaires se fortifient sur les hauteurs de l'esprit. S'il est un grand orateur, le prince sera un grand souverain.

Le pouvoir conduit naturellement à l'abus. Ceux qui le détiennent considèrent que la corruption est de bon ton et qu'en l'appliquant aux affaires de l'Etat, ils se tiennent dans les limites du raisonnable.

Quant au peuple, mesquin par nature, il préfère le paraître à l'être. »

Que c'est beau ! Mais que c'est beau ! Un peu court, certes, mais beau. Trêve de plaisanterie, l'adolescent se dit : « Etre grand, savoir : c'est important ! » Il se voit au sommet de la pyramide. Il devient adulte. Diplôme, qualification et métier (éventuellement) : tout cela est mesquin car la connaissance la plus complexe est dérisoire. Pour ma part, en un temps où l'emploi n'était pas chose rare,

j'ai choisi une activité professionnelle des plus modestes. Je me crois poète. C'est égal, on ne dit pas à l'agence pour l'emploi que l'on recherche une activité de poète. Les fonctionnaires ne sont guère touchés par le chômage, sauf à faillir. Dans les années 1970, l'Etat était un gentil patron. Il laissait quelques loisirs aux écrivains débutants. Mais le temps n'est pas tout. Pour œuvrer dans la qualité, il faut aussi le don. Cruelle vérité. J'étais de ceux, et Dieu soit loué nous faisons nombre, qui aimaient la médiocrité d'amour violente. Je passais à côté des grandes joies de l'existence comme un aveugle devant un Rembrandt. Habitué à collectionner les échecs les plus divers, je supportais la comédie de la vie avec une résignation teintée de cynisme. L'obésité empoisonna mon enfance. Elle m'attira le mépris de mes compagnons d'école et me conduisit à l'holocauste. Je revenais de tout sans quitter mon borborygme. La méchanceté des autres est une expérience précieuse. Doué de l'humour des spectateurs, je contempnais les drames au chaud de ma mollesse. Je ne ressentais que dégoût envers les partisans du bonheur éternel, les fanatiques de l'extase, les laudateurs de la virilité triomphante et les chantres du vol d'hirondelle sur fond de ciel bleu. Ils me plongeaient dans un marais glauque d'incompréhension. Pourtant, comme eux, j'allais au devant des catastrophes avec ce regard d'illumination qui est la providence des sondeurs d'opinions. Race maudite que celle des adorateurs ! Elle est promise à la vindicte populaire et aux feux de l'enfer. Elle ne connaît pas l'enfance, main tendue d'une vaine quête. Mon enfance était faite de rêve et de soleil, mélange de certitudes et d'angoisses qui prépare au néant.